Michèle Audin

l'arbalète gallimard récit

Une vie brève

Extrait de la publication

UNE VIE BRÈVE

MICHÈLE AUDIN

Une vie brève

récit

l'arbalète gallimard

Extrait de la publication

l'arbalète

collection dirigée par
Thomas Simonnet

© *Éditions Gallimard, 2013.*

pour L

pour E

Extrait de la publication

Le rôle de l'écrivain [...] ne se sépare pas de devoirs difficiles.

Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent.

Albert CAMUS, discours de Suède,
10 décembre 1957.

Extrait de la publication

0

Dans ce livre, il est question d'une vie brève. Pas de celle d'un inconnu choisi au hasard, parce que j'aurais vu sa photo, son sourire, dans un vieux journal, mais de celle de mon père, Maurice Audin.

Peut-être avez-vous déjà croisé son nom. Peut-être avez-vous entendu parler de ce que l'on a appelé « l'affaire Audin ».

Ou peut-être pas.

Je le dis d'emblée, cette « affaire » n'est pas le sujet de ce texte. Je ne vois d'ailleurs pas ce que je pourrais ajouter à une vérité brève elle aussi, et brutale : Maurice Audin avait vingt-cinq ans en 1957, il a été arrêté au cours de la bataille d'Alger, il a été torturé par l'armée française, il a été tué, on a organisé un simulacre d'évasion et fait disparaître les traces de sa mort, comme l'a établi l'enquête menée par Pierre Vidal-

Extrait de la publication

Naquet en 1957-58. Ici vous n'apprendrez rien de nouveau sur cette affaire. Ni le martyr, ni sa mort, ni sa disparition ne sont le sujet de ce livre.

C'est au contraire de la vie, de sa vie, dont toutes les traces n'ont pas disparu, que j'entends vous parler ici.

Extrait de la publication

AVANT

1

Des atomes de carbone, d'oxygène, d'hydrogène, leur association dans des molécules d'eau, de méthane ou de gaz carbonique, la soupe primitive, des molécules plus complexes, puis des filaments d'ADN, des petites cellules, les rapports sociaux de classes, l'arrivée du métier à tisser Jacquard dans les ateliers des soyeux lyonnais, l'exode rural, l'expansion coloniale, les rencontres attendues, le phylloxéra et ses effets collatéraux sur la viticulture algérienne, la guerre de 1914 et ses effets collatéraux sur les mathématiques françaises, la rencontre fortuite, improbable, avec ou sans intervention du démon de Maxwell, d'un ouvrier lyonnais et d'une paysanne algéroise, d'un militaire et d'une femme de chambre, la crise de 1929, des maladies infantiles, le mouvement indépendantiste en Tunisie, le hasard, la nécessité, un peu de tendresse ou un

Extrait de la publication

moment d'amour, tout cela s'était conjugué, mélangé, assemblé pour le faire exister, lui, brièvement, vingt-cinq ans et quatre mois, le nombre de jours exact on ne peut même pas le dire, brièvement mais assez pour qu'il ait laissé quelques traces, des traces ténues mais des traces.

2

Ses parents, mes grands-parents, se rencontrèrent à Alger, au début des années 1920. Sa mère était une jeune fille de la campagne, d'une famille de six enfants. Elle avait perdu son père à l'âge de sept ans. Elle fut d'abord placée comme bonne, près de chez elle, à Koléa, à 30 kilomètres au sud-ouest d'Alger, alors qu'elle n'avait que quatorze ans, puis comme femme de chambre, à dix-sept ans, dans une famille aisée, en plein cœur d'Alger, rue Dumont-d'Urville. La fille de la famille Videau, dont elle était la femme de chambre attitrée, était mariée avec un capitaine Péronnet dont le jeune militaire qui serait mon grand-père était l'ordonnance. Je note que ce capitaine devint ensuite colonel et qu'un de ses fils, Francis Péronnet, fut maire de Boufarik et tué en 1962 « par les fellaghas », ce qui est à la fois une digression et une anticipation.

Extrait de la publication

La maison Videau comptait une domesticité assez nombreuse, cuisinière et aides-cuisinière, nourrice, chauffeur, femmes de chambre. La fortune des Videau leur venait des vignobles de la Mitidja, qui avaient enrichi bien des colons pendant cette période ; le phylloxéra sur les vignes métropolitaines pourrait être évoqué ici.

Le beau militaire ne laissait aucune des jeunes employées indifférente, mais c'était elle, Alphonsine, qu'il avait choisie. Plus tard, elle raconterait volontiers leur histoire, l'accompagnant de commentaires à portée morale, puisqu'elle était, de toutes ces jeunes filles, la plus sage, et que c'était ce qu'il avait apprécié chez elle.

L'ordonnance et la femme de chambre, Louis Audin et Alphonsine Fort, ses parents, mes grands-parents, se marièrent le 12 juin 1923 à Koléa. Pour le livret de famille, mon grand-père était « employé » (il avait trouvé un emploi de garde-forestier) et ma grand-mère, qui travaillait pourtant depuis l'âge de quatorze ans, « sans profession ». Il n'est pas impossible qu'elle ait considéré cette mention comme une promotion sociale.

Mon grand-père avait commencé à apprendre à lire en arrivant dans l'armée, où il s'était engagé le jour de ses dix-huit ans, en 1918. Ma grand-mère n'était pas illettrée — elle avait le Certificat d'études primaires et avait même rêvé de devenir institutrice. Elle finit donc

Extrait de la publication

de lui enseigner la lecture. L'éducation religieuse du jeune homme laissait elle aussi à désirer car, si sa mère avait eu le temps de le faire baptiser avant de mourir, il n'avait pas fait sa première communion. Cela rendait le mariage impossible pour ma grand-mère. Il alla donc au catéchisme pendant six mois, fit sa communion, et elle l'accepta.

Je possède une photographie du mariage de mes grands-parents, en 1923. Pour être tout à fait exacte, je devrais dire que ce que je regarde en écrivant ces lignes est un retirage réalisé par un photographe, à la demande de mes parents, qui voulaient l'offrir à mes grands-parents le 12 juin 1957 pour leur anniversaire de mariage, et que j'ai photographié à mon tour.

3

Son nom, Audin, le nom de son père, mon grand-père, est un nom français courant, mais il est particulièrement répandu dans la région lyonnaise, encore aujourd'hui, comme une rapide recherche dans les annuaires téléphoniques (ou dans ce qu'on voudra) le montre. En effet, son père venait d'une famille d'ouvriers lyonnais.

Extrait de la publication

Mon grand-père travailla à Paris entre 1916 et 1918, il y coucha même sous les ponts et y exerça différents petits métiers, entre autres aux entrepôts Félix Potin. Son engagement dans l'armée l'envoya au Maroc. Plus tard, vers 1930, il fut stagiaire à Marseille avant de partir pour la Tunisie. Il y eut encore d'autres lieux. Mais il resta « lyonnais ».

La famille de ma grand-mère, la mère de mon père, était installée en Algérie, près de Koléa, dans la Mitidja, depuis les années 1850. Ces paysans étaient arrivés là, les uns de Savoie (avec leurs vaches), les autres du Piémont. Il faut dire ici que certains avaient des réticences à parler de ceux-là : parmi les pieds-noirs, avoir des origines italiennes ne constituait pas une gloire. Ils avaient asséché des marécages, défriché des terrains pour en faire des champs fertiles, creusé des canaux d'irrigation, planté du blé, des caroubiers, des eucalyptus, des oliviers, des orangers et de la vigne.

Une tradition paysanne pour ma grand-mère, donc, qui fut pourtant ouvrière à Lyon, elle aussi, aux alentours de la crise de 1929, où elle put constater que la vie est beaucoup plus dure pour les pauvres dans une ville qu'elle ne l'est à la campagne. Rien ne pousse entre les pavés, disait-elle.

Extrait de la publication

4

La crise de 1929 est un macrophénomène économique. Elle a bouleversé bien des vies, celle de la famille de mon père en particulier. Son père avait perdu son emploi et du travail, il n'y en avait pas. La famille vécut un temps sur le salaire de sa mère, qui n'avait, elle, qu'un poste à mi-temps dans une usine de textiles. Mais cela n'est qu'un microphénomène.

C'est un temps très proche et pourtant très lointain. Comment imaginer la vie de gens à qui nous ressemblons tant dans un monde si différent ? Disons, avant les antibiotiques. Comment vivait-on sans pénicilline ? Eh bien, on mourait ; par exemple de septicémie après un accouchement, comme ma grand-mère maternelle en 1934. Comment vivait-on sans vaccin antidiphtérique ?

La diphtérie était la première cause de mortalité infantile dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Elle apparaît, sous le nom de « croup », dans *l'Éducation sentimentale*. Flaubert s'était documenté, avait passé du temps dans les hôpitaux ; il a pu décrire avec précision les symptômes que présente le fils de Mme Arnoux. Le vaccin n'a été mis au point qu'au début du XXe siècle ; la vaccination a été rendue obligatoire en 1931 pour les

Extrait de la publication

jeunes gens faisant leur service militaire, en 1938 pour tous. Auparavant, les enfants en mouraient, tout simplement. Pas tous. Dans le roman de Flaubert, l'enfant guérit. Mouraient davantage, bien sûr, les enfants de ce que l'on appelait « les classes laborieuses ».

À partir de la fin des années 1930, les enfants de ma famille et leurs mères s'arrêtèrent de mourir — effet des vaccinations, des antibiotiques, de l'amélioration des conditions de vie et d'hygiène, ou de l'élévation du niveau social de la famille, je ne sais pas.

5

Ces années-là, celles où les parents de mon père s'étaient rencontrés, s'étaient mariés, rendant non nulle la probabilité qu'il naisse un jour, les mathématiques françaises étaient, elles aussi, dans les limbes. Limbes où les avait replongées la Première Guerre mondiale. Certains de ceux qui joueraient un rôle dans sa courte vie mathématique étaient déjà actifs. Joseph Pérès, qui serait le doyen de la Faculté des sciences, avait soutenu sa thèse en 1915, et ce fut la dernière avant celle de Gaston Julia en 1917. Beaucoup d'autres, comme René Gateaux, étaient morts sans terminer les leurs. Julia

était un survivant du massacre, recouvert d'une gloire immense et ambiguë qui mêlait ses brillants travaux sur les fonctions d'une variable complexe et l'atroce blessure qu'il avait reçue au visage, inimaginable sous le masque de cuir qui la dissimulait tout en la rendant évidente.

Albert Châtelet délaissait déjà l'arithmétique pour l'administration. René de Possel et Pierre Honnorat, élèves de l'École normale supérieure, qui seraient ses professeurs à l'université d'Alger, évoluaient dans l'orbite d'autres jeunes comme André Weil, Henri Cartan et Jean Leray, qui deviendraient plus célèbres. Tous participeraient, chacun à sa façon, chacun à sa mesure, au renouveau des mathématiques. Ils commençaient à se former en fréquentant le séminaire de Jacques Hadamard au Collège de France.

Laurent Schwartz n'était encore, lui, qu'un petit garçon.

6

De cette famille, celle de son père, je tiens mon nom ; de cette famille, celle de sa mère, je tiens mon troisième prénom, Adeline, qui était celui de sa grand-mère maternelle, née Tonolo. J'ai peut-être aussi les « coudes

Extrait de la publication

crochus » que sa mère se plaignait d'avoir, comme mon frère Louis avait ses « grandes oreilles ». J'ai le menton de ma mère, je le reconnais dans les miroirs, mais je ne sais pas ce que j'ai de lui qui soit reconnaissable. De cette famille, je tiens aussi une partie de ce que je sais de lui.

La famille de mon père ne « remonte » pas aux croisades, ni à Louis XV, ni même à Napoléon. Ou plutôt si, pour d'évidentes raisons logiques et biologiques. Mais des antécédents dans l'histoire de France, comme disait Rimbaud, nous n'en avons pas (et Rimbaud n'en avait pas non plus). Le livre *le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, dans lequel l'historien Alain Corbin part sur les « traces d'un inconnu », commence ainsi : « Louis-François Pinagot a existé. L'état civil en témoigne. » Comme Louis-François Pinagot, les ancêtres de mon père ne nous sont connus que comme des noms et des dates dans des registres d'état civil, l'état civil étant la preuve unique qu'ils ont existé.

La grand-mère paternelle de mon père, Clémence Janet, est un de ces êtres sans destin. Son acte de naissance et son livret de famille nous apprennent qu'elle est née à Tournus, d'un père tailleur de pierres et d'une mère couturière. Elle avait dix-sept ans lorsqu'elle se maria, à Lyon, en 1897. Elle était « ouvrière en soie » et travaillait donc dans un atelier de soyeux, mais je ne suis pas capable de comprendre ce que cela voulait dire

exactement en 1897. Elle était enceinte lorsqu'elle s'est mariée puisqu'elle mit au monde, six mois plus tard, un petit Antoine qui ne vécut que deux semaines. De tous les enfants morts dont il sera question dans ce livre, Antoine Audin est celui qui a laissé le moins de traces — je n'ai pas pu me retenir de compter qu'il aurait eu dix-huit ans en 1915, juste à temps pour participer à l'« effroyable holocauste ». Clémence elle-même est morte à l'hôpital en janvier 1901. Son fils Louis, mon grand-père, n'avait pas encore un an. Elle en avait vingt et un.

De toutes les femmes de la famille dont j'ai trouvé mention sur des documents d'état civil, elle est la seule qui ne soit pas qualifiée de « sans profession » sur ces papiers.

Après la mort de Clémence, son mari, mon arrière-grand-père, qui s'appelait Maurice Audin, se remaria. Combien de fois n'ai-je pas entendu ma grand-mère dire que ce remariage avait eu lieu « beaucoup plus tard » et qu'il avait épousé une femme « à peine plus vieille que son fils »… alors que son mariage avec Louise, une blanchisseuse que l'on appelait « la Louise », eut lieu quatre ans après la mort de Clémence. En 1905, mon grand-père n'avait que cinq ans. Les souvenirs familiaux sont parfois biaisés.

L'acte de naissance de ce tout premier Maurice Audin, mon arrière-grand-père, ne porte pas mention

Extrait de la publication

Marie Modiano
Espérance mathématique

Frédéric Pajak
J'entends des voix, récit écrit et dessiné
Autoportrait, récit écrit et dessiné

J.-B. Pontalis, J.M.G. Le Clézio, P. Auster, P. Aulagnier,
M. Dorra, M. Foucault, P. Alferi, F. Cusset
Dossier Wolfson ou l'affaire du Schizo et les langues

Sylvain Prudhomme
Là, avait dit Bahi

Arthur Schopenhauer
Schopenhauer dans tous ses états, dessins de Frédéric Pajak

Joy Sorman
Paris Gare du Nord

Zouc et Hervé Guibert
Zouc par Zouc, l'entretien avec Hervé Guibert

Extrait de la publication

Une vie brève
Michèle Audin

Cette édition électronique du livre
Une vie brève de Michèle Audin
a été réalisée le 09 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140015 - Numéro d'édition : 248991).
Code Sodis : N54499 - ISBN : 9782072483028
Numéro d'édition : 248993.

Extrait de la publication